

**Zeitschrift:** Générations : aînés  
**Band:** 28 (1998)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Maurice Denuzière : la dernière saga suisse  
**Autor:** Denuzière, Maurice / J.-R. P.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-826654>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Maurice Denuzière: la dernière saga suisse

Depuis six ans, l'écrivain Maurice Denuzière a décortiqué la grande et la petite histoire des Suisses romands. «Helvétie» a paru en 1992, suivi de «Rive-Reine» et de «Romandie». Aujourd'hui, avec «Beauregard», il prend congé de la famille Fonsalte.

**A**près avoir passé la Louisiane sous sa loupe de romancier-journaliste, Maurice Denuzière s'était attaqué à un énorme chantier: raconter l'histoire de Suisse au 19<sup>e</sup> siècle sans ennuyer ses lecteurs.

Les critiques louèrent unanimement les trois premiers volumes de l'histoire de la famille de Fonsalte, ces héros aux yeux vairons qui vivaient du côté de Vevey. Ces personnages de roman sont devenus si familiers qu'ils ont fini par exister vraiment dans l'inconscient des lecteurs.

Aujourd'hui, alors que sort «Beauregard», le dernier volume de la série, Maurice Denuzière évoque les relations qu'il a nouées avec la Suisse et avec de nombreux amis helvétiques.

## Le plus mélancolique

– Vous venez de publier «Beauregard», le dernier volume de cette histoire suisse. Était-ce le plus difficile ou le plus agréable à écrire des quatre romans?

– Je crois qu'il s'agit peut-être du plus mélancolique, parce qu'il est dans ma pensée le dernier. Il couvre la période de 1848 à 1865, qui est une période de grande transformation pour la Suisse, puisque vous vous êtes donné un Gouvernement fédéral et une Constitution qui, à part quelques amendements, est toujours en vigueur aujourd'hui.

– Les Suisses de l'époque, qui ont mis sur pied cette Constitution,



Maurice Denuzière est tombé sous le charme de la Suisse Photo Y. D.

étaient des gens très imaginatifs. Avez-vous l'impression qu'ils se sont un petit peu endormis depuis?

– Non, j'ai au contraire un sentiment de continuité et de fidélité à un certain nombre de principes. Il existe toujours les divergences, les jalousies et les rivalités cantonales. Mais je crois qu'aujourd'hui la pérennité de cette Constitution prouve l'attachement des Suisses à leurs institutions, notamment dans ce qu'elles ont de stable, de démocratique et de sage.

– Est-ce que cette Constitution est désuète dans le monde actuel?

– Toutes les choses raisonnables paraissent aujourd'hui désuètes dans le monde dans lequel nous vivons. Et je pense justement que les Suisses ont raison de se cramponner à leurs principes.

– Vous vous êtes arrêté, avec vos romans, au seuil de la Suisse moderne. Avez-vous été tenté d'aller plus loin, de prolonger cette leçon d'histoire romancée?

– «Beauregard» fait près de 600 pages et il fallait se fixer une limite. J'ai décidé que ce serait la Fête des Vignerons de 1865. Par le passé, cette manifestation a eu une signification

symbolique de clore ou d'ouvrir une ère de changement. Celle de 1865 marque l'entrée de la Suisse dans l'ère moderne. On verra ce que sera la prochaine de 1999...

– Que vous ont apporté sur le plan personnel ces quelques années passées en Suisse?

– En premier lieu, ça m'a apporté la conception d'une façon de vivre plus sereine et probablement plus humble. J'ai acquis une meilleure connaissance du protestantisme et fait beaucoup de rencontres extrêmement intéressantes avec des gens de haute culture et généralement d'une grande modestie. Et puis, ça m'a permis de vérifier aussi ce que disait Voltaire: «Je crois qu'il y a plus de philosophie au bord du Léman qu'en Sorbonne.» Lorsque je longe le lac, entre Lausanne et Vevey, je ressens un sentiment de détente, de tranquillité et aussi, ce qui est important à notre époque, de sécurité.

– Il est étonnant de constater que les romans que vous écrivez sur la Suisse peuvent intéresser les lecteurs français. Pouvez-vous l'expliquer?

– Je l'explique par le fait que les Français ne connaissent pas la Suisse. Pour eux, la Suisse se résume aux montres, aux boîtes à musique, au chocolat et aux banques. Mais l'histoire même du pays et les histoires des peuples suisses sont complètement méconnues. Quand Victor Hugo a écrit: «Le Suisse trait sa vache et vit paisiblement», il a rendu un mauvais service à la Suisse, car il en a fait un pays de gens amorphes. Quand on suit votre histoire de près, on s'aperçoit qu'il y a eu des périodes de grande violence, de révolutions, des guerres de religion, de grands mouvements politiques. Alors, si j'ai pu faire partager mes connaissances à quelques-uns, je crois que c'est une bonne chose.

– A votre avis, la mentalité et le caractère des Suisses ont-ils beaucoup changé en 150 ans?

– Je ne pense pas que le caractère profond ait changé. Les mœurs ont

évolué, comme partout ailleurs, avec le modernisme, le laxisme de notre époque, un certain goût de la facilité, un certain attachement au matérialisme, qui ont influencé les citoyens suisses, comme partout ailleurs. Mais je pense que la mentalité profonde du Suisse n'a pas changé et qu'il reste très attaché à certains principes simples qui ressurgissent

et reprennent toute leur importance dans les périodes difficiles.

– **Vous avez analysé le passé de la Louisiane, puis celui de la Suisse romande. Quelle va être la prochaine région?**

– J'ai des tas de projets dans des tiroirs, mais je ne me suis pas encore fixé très exactement. Je suis très attaché à la forme du roman histo-

rique, car c'est le moyen d'amener à la connaissance de l'histoire, d'une façon moins pédagogique et plus accessible. Aurai-je le courage de me relancer dans une longue série, je n'en suis pas certain. Mais c'est en partie le hasard qui décide...

*Interview: J.-R. P.*

## «Beauregard»: extrait choisi

*Pour vous mettre l'eau à la bouche, voici un extrait de «Beauregard», le dernier roman de Maurice Denuzière, qui compte près de 600 pages.*

Ceux qui, de leur propre aveu, constituaient le cercle Fonsalte, se réunirent le 14 mai 1848 à Lausanne, dans les salons de Beauregard, pour célébrer, à l'invitation de Charlotte, le soixante-huitième anniversaire du général.

Blaise eût préféré une fête plus intime, mais il n'osait priver sa femme du plaisir frivole de recevoir avec appareil parents et amis. Charlotte ne manquait jamais une occasion de rappeler qu'elle était marquise de Fonsalte et que cette position lui conférait des obligations mondaines particulières.

En s'habillant, ce matin-là, Blaise se souvint avec plus d'attendrissement que de nostalgie d'un autre de ses anniversaires. C'était la première année du siècle. Il avait vécu le jour de ses vingt ans seul, couché au fond d'une barque, entre Vevey et Ville-neuve, tenant sous la menace de son pistolet un batelier vaudois, auxiliaire cupide d'une espionne au service de l'ennemi autrichien, Mlle Flora Baldini. La veille, il avait fait la connaissance de l'épouse d'un entre-

preneur veveysan chez qui, jeune capitaine des Affaires secrètes et des Reconnaissances, il s'était présenté avec un billet de logement.

– Drôle de voyage que la vie! dit-il à Charlotte, venue montrer sa robe de soie tourterelle et sa coiffe apprêtée.

– Que voulez-vous dire par là?  
– Tandis que je voguais sur le Léman, le 14 mai 1800, pour aller démanteler un réseau d'espions, aurais-je pu imaginer que, quarante ans plus tard, ayant fait la guerre tout mon soûl, je vivrais en Suisse, que vous seriez ma femme, que l'espionne Flora serait devenue la veuve de mon meilleur ami, Ribeyre de Béran, que j'aurais un fils, longtemps ignoré, et deux petits-fils. Hein! Quel romancier eût osé imaginer cela, Charlotte, dites-moi?

– Mieux qu'imaginé, Blaise, nous avons vécu cela! Comme je suis reconnaissante à la vie de vous avoir rencontré! ajouta-t-elle, émue, en jetant ses bras autour du cou de son mari.

– C'est à un fourrier de l'armée d'Italie, à jamais anonyme, que nous devrions être reconnaissants, Charlotte. Le billet de logement qu'il me remit était un passeport pour le bonheur!

Tandis que le général nouait sa cravate, Charlotte examina son mari avec complaisance.

L'âge avait argenté sa moustache drue de hussard, comme sa chevelure, toujours épaisse et bouclée, qu'elle comparait autrefois à de la

paille de fer! Son regard vairon, tantôt lourd, bienveillant, impérieux ou madré, changeant avec l'humeur du moment, conservait l'étrange pouvoir de fascination qui captivait les femmes et subjuguait les hommes. La prestance aussi était intacte. La taille haute, rigide, rassurait. Les épaules résistaient à la voussure, fréquente chez les hommes grands. Le buste puissant équilibrait un embonpoint cardinalice dû, affirmait Blaise, à la trop riche table de Beauregard.

«Beauregard», de Maurice Denuzière, Editions Denoël

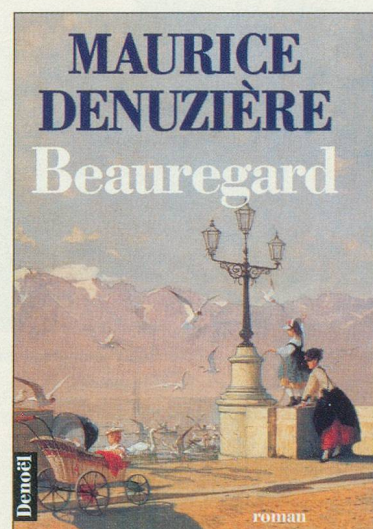


Illustration François Bocion.  
La famille Bocion (?)  
sur le quai de Vevey.  
Détail. 1871.  
Collection privée, Lausanne.